

NICOLAS GOGOL

Le Nez

Traduit du russe et présenté par

ARTHUR LARRUE



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2024

TITRE ORIGINAL

Нос

PRÉFACE

NOUS avons perdu la version initiale du *Nez*. Celle où le *Nez* n'était pas un nez mais une chose. Le mot "chose" désignait très clairement, dans le russe parlé de l'époque de Gogol, le sexe masculin. L'anecdote a été racontée par un certain monsieur Smirnov qui recevait Gogol à dîner, lequel Gogol annonça aux dîneurs qu'il venait de terminer la transcription d'une blague qui circulait en ce temps-là dans Pétersbourg, vers 1832.

Un fonctionnaire donne à laver ses sous-vêtements à une lingère qui lave également la chose contenue dans ses sous-vêtements. Vous avez lavé la chose avec ? lui crie le fonctionnaire. Que vais-je faire désormais sans la chose ? La lingère répond qu'on la paye pour laver le linge, pas pour savoir ce qui traîne à l'intérieur. Qui plus est lorsqu'il s'agit d'une chose aussi dégoûtante que la chose.

Monsieur Smirnov et ses invités dirent à Gogol que sa pochade était très drôle, vraiment très drôle, mais qu'elle ne passerait jamais la censure, qu'elle enfreignait résolument les lois de la bienséance et qu'elle mettait en cause la moralité d'un fonctionnaire de l'Empire.

Le présent texte a paru pour la première fois en octobre 1836, dans la troisième livraison de la revue *Le Contemporain* (Современник).

En couverture: Enrico Baj, *Le Général méchant*, 1960. Reproduit avec l'aimable autorisation de madame Roberta Baj.

© Éditions Allia, Paris, 2014, 2024, pour la présente traduction.

Puis, ils déclarèrent en riant que Gogol était décidément un type singulier, qu'il possédait un don pour raconter les histoires, que la censure était une chose idiote et qu'on ne riait pas beaucoup sous le règne de ce tsar Nicolas I^{er}. Le dîner se termina sur ce soupir. Les dîners en Russie se terminent presque toujours ainsi. On se sent écrasés, alors on soupire.

Les gogoliens s'accordent tous sur ce point : Gogol était un artiste qui créait bien en mouvement, en diligence ou à pied, dans les auberges de voyageurs ou dans les stations thermales où il soignait ses nombreuses maladies imaginaires. Il promena sa première partie des *Âmes mortes* à travers toute l'Europe pendant six ans. L'itinérance était chez lui un moyen de mieux s'entêter sur l'œuvre en souffrance. Ça n'a pas fait de lui un grand écrivain voyageur. On chercherait en vain dans ses lettres les descriptions pittoresques des lieux qu'il traversait. Du Paris révolutionnaire de 1848 et des milliers de morts des premières journées de février, il écrivit : "Ce n'est pas une mauvaise chienne, ce Paris."

Gogol rentra donc chez lui à pied par une nuit glaciale comme Pétersbourg sait en faire. Il laissa partir les autres convives en fiacre et marcha contre le vent qui soufflait fort et

s'engouffrait dans le col fourré de son manteau. Il se disait qu'il lui fallait trouver un moyen de faire passer la chose et il réfléchissait à la façon dont il allait s'y prendre. Les rires de monsieur Smirnov et de ses invités l'avaient enhardi. Il tenait un bon sujet. Diable, il fera passer la chose. Et la souris accoucha d'une montagne.

Gogol changea la chose en nez. Rien n'indique que ce changement ait été prémédité. Nulle trace d'une équivalence nez/chose dans le témoignage de monsieur Smirnov. Gogol aurait pu, chaque fois qu'il lisait à haute voix le mot chose, désigner son nez. Il avait été acteur comique, ç'aurait pu être une astuce pour donner du souffle à sa lecture. Ses contemporains ont unanimement témoigné du talent de Gogol pour les mimiques et les grimaces.

Ç'aurait pu tout aussi bien être le réflexe d'un amateur de théâtre de marionnettes. Les burattini italiens venaient d'arriver à Pétersbourg, ils s'étaient installés sur les bords de la Moïka, tout près de chez Gogol. Leurs nez étaient disproportionnés et amovibles, les histoires qu'ils illustraient ressemblaient à celle qu'on lit aujourd'hui dans *Le Nez*.

Quant à l'équivalence du nez et du sexe masculin, personne n'a attendu Gogol pour cela. Les folklores, si éloignés soient-ils, s'accordent

sur des fondamentaux, dont celui-là. Les paysannes jugeaient des qualités physiques d'un mari en observant son nez. "Qui a bon nez a bon membre", dit un proverbe du Lot. Gogol est entré en littérature en racontant des contes issus du folklore ukrainien, il se pourrait qu'il ait entendu une chose du même genre. Avouons que nous n'en savons rien.

Gogol raffolait des macaronis au fromage, gageons que monsieur Smirnov ait ordonné à sa cuisinière que l'on préparât des macaronis au fromage pour son hôte et qu'en disant le mot chose, Gogol ait désigné un macaroni en le piquant sur sa fourchette. Beaucoup de choses ressemblent à la chose. Sigmund Freud et Wilhelm Fliess correspondaient ardemment sur les liens entre le sexe et le nez, Fliess écrivit même un livre sur le sujet¹. Récemment, une université australienne a publié une étude qui établit que les femmes choisissent d'instinct leur compagnon en fonction de la taille de leur nez. J'ai rencontré un parfumeur célèbre – autrement dit *un nez* – qui était un jouisseur extraordinaire. Mais on ne confond pas un lapsus avec un poème, un poète avec un

1. Wilhelm Fliess, *Les Relations entre le nez et les organes génitaux de la femme*, éditions du Seuil, 1977.

divan. On oublierait l'art. Ce qui, en l'occurrence, serait un comble.

Gogol possédait un nez considérable. On peut s'en rendre compte en regardant le daguerréotype où il pose à Rome en 1845, avec une canne au pommeau d'ivoire, une cravate froufrouteuse et un gilet. Gogol savait très bien qu'il possédait un nez considérable voire le revendiquait. Les autres photographiés posent de face, lui de profil (c'est une photo de groupe des artistes russes vivant à Rome). Il avait choisi Gogol comme pseudonyme – son nom de baptême était Yanovski – parce qu'en ukrainien, Gogol signifie oie sauvage. Gogol trouvait qu'en raison de son nez considérable, il avait le faciès d'une oie sauvage.

Le Nez paraît pour la première fois en octobre 1836 dans la revue de Pouchkine *Le Contemporain*, soit quatre ans après le dîner de monsieur Smirnov. Nous ne savons rien de ces quatre années de composition. Tous les gogoliens sont unanimes. Ce sont pourtant elles qui devraient nous intéresser, ce sont elles qui firent d'une chose un nez et de ce nez *Le Nez* que nous lisons. Il y a très loin de la chose au présent *Nez*, et la version initiale



que Gogol a lue chez monsieur Smirnov n'a en réalité aucune espèce d'importance. On la remercie d'être perdue. Elle est vaine, tout comme les considérations symboliques, historiques ou psychanalytiques sont vaines. Elles nous éloignent du *Nez*. Ce qu'il faut approcher, c'est ce que signifie *faire passer*. Quels éléments nous permettent de reconstituer cette création ? Quelles contraintes et pour quelle liberté ?

Deux ans avant sa parution dans *Le Contemporain*, le comité de rédaction de l'*Observateur moscovite* refusa en mars 1834 une version intermédiaire du *Nez* qu'il jugea "sale et vulgaire", et Gogol dut retravailler sa copie. Quatre années pour quarante pages, c'est long. L'écriture du *Manteau* et du *Revizor*, considérés comme des œuvres plus sérieuses, prendront ensemble moins de temps. Gogol n'y croyait plus ou plutôt prétendit ne plus y croire. On raconte qu'il publia *Le Nez* à contrecœur, poussé par l'enthousiasme de Pouchkine. On raconte beaucoup de choses. Il est peu probable qu'un esprit aussi vaniteux que celui de Gogol n'ait pas goûté l'insistance de Pouchkine, qui était alors la sommité des sommités.

La chaîne créatrice du *Nez* irait donc d'une blague à une pochade, d'une pochade à une nouvelle, sans que l'on sache quoi que ce soit

de la dernière étape, si ce n'est que Gogol transforma la chose en nez pour des raisons multiples, indécidables, et dans des conditions mystérieuses. On perd Gogol. On raconte qu'il sortit de Russie pour rentrer sous le faux nom et faux grade de "major Kovaliov", qu'un registre des frontières l'atteste toujours. On raconte beaucoup de choses.

Et pourtant, en passant, le génie de Gogol se caractérise. On pressent ses racines fantasques, on situe ses goûts pour les vaudevilles français du nouveau Théâtre Michel que le tsar Nicolas I^{er} avait inauguré en 1833, pour les pantalonades qu'exécutaient les marionnettes italiennes qui s'étaient installées sur les bords de la Moïka. Nous identifions la censure et nous devinons les moyens employés par Gogol pour la subjuguer.

"Faire passer" signifiait être suffisamment artiste pour recréer la chose, pour élargir de façon considérable son sens et ses évocations. Lui donner une amplitude telle qu'elle soit aux dimensions du monde. Que cette chose soit autre chose, et même toutes les autres choses. Qu'elle échappe aux hommes. Tout porte à croire que Gogol ait trouvé la meilleure expression de son génie dans cette faculté à faire passer une chose pour une autre et à se jouer des balises de la

raison, notamment du langage. Car le mot “nez” décroche dans la nouvelle, il ne change pas seulement d’apparence et de localisation, il nous fait douter de ce à quoi il renvoie, il se trouve coupé de son signifié. Il a toutes les tailles, il est doué de parole et il se véhicule en calèche.

Le nez se promène dans Pétersbourg aussi librement que l’y autorise sa condition originelle de blague, de bon mot qui passe de bouche en bouche sans que l’on apprenne le diable sait quoi, ni sa provenance ni ce à quoi il se rapporte, si tant est qu’il se rapporte à quelque chose ou qu’il doive même se rapporter à quelque chose. Le nez devient une sorte de méridien qui, en disparaissant du visage du major Kovaliov, renverse le monde. Les bons livres sont toujours une certaine capacité distinguée à renverser le monde établi.

Ce jeu sur les échelles, d’une chose à un monde, est le tour le plus admirable du *Nez*. Il nous permet de saisir un peu de ce que Gogol entendait, lorsqu’il s’ingénia, quatre ans durant, à faire passer la chose.

La vanité des fonctions, le grotesque des êtres livrés tout entiers à la satisfaction des corps, la bêtise administrative, l’effroi de la tyrannie policière, la corruption qui ne dit jamais son nom, l’embrouillamini des discours humains, qu’ils

soient tirés du quotidien ou de la science, les fausses prières devant Dieu, toute l’inanité des hommes devant le ciel – Gogol le voit. Le voyant, il écrit *Le Nez*, il raconte une plaisanterie, un n’importe quoi, une fadaise. Les Russes et Gogol ont un joli mot pour dire ça : чепуха (*tchipukha*). On connaît mieux les Russes et Gogol lorsqu’on apprend ce mot qui finit dans un étouffement. La façon dont ils l’emploient, pour sous-entendre que le monde et les hommes ne sont rien d’autre que des vapeurs.

Gogol ne nous dit pas qu’il vaut mieux rire. Il fait passer tout le désespoir du monde à travers un rire. Son art est précisément ici, dans ce qui pourrait s’apparenter à un processus de condensation, usant de la fiction pour mieux nous renvoyer à nos fictions. Les personnages du *Nez* passent leur temps à disparaître et à réapparaître dans un écran de fumée. La fumée c’est encore moins que la poussière de l’injonction biblique. Chez Gogol, les êtres sont des fumées sur le point de s’évanouir dans l’absolu. Gogol les a d’ailleurs modelés eux-mêmes dans de la fumée. Qu’on se figure un régisseur qui souffle sur des fumigènes pour animer la scène d’un théâtre de rue et nous obtiendrons une évocation fidèle de l’art du *Nez*.

A.L.

LE 25 mars, il s'est passé à Pétersbourg un événement extraordinairement bizarre. Le barbier Ivan Yakovlevitch, résidant avenue Vozniessenski (son nom de famille est perdu et même sur son enseigne, où était dessiné un monsieur aux joues pleines de savon et où il était écrit "nous saignons aussi", on ne distinguait rien de plus), le barbier Ivan Yakovlevitch se réveilla d'assez bonne heure et sentit une odeur de pain chaud. En se soulevant un peu sur le lit, il vit que son épouse, une dame assez respectable qui aimait beaucoup boire du café, sortait du four des pains tout juste cuits.

"Aujourd'hui, Praskovia Osipovna, je ne boirai pas de café, déclara Ivan Yakovlevitch, à la place j'ai envie de manger un petit pain chaud et un oignon." (Il y a qu'Ivan Yakovlevitch aurait aimé avoir l'un et l'autre, mais il savait qu'il était totalement impossible de demander les deux choses à la fois, car Praskovia Osipovna n'aimait pas du tout ce genre de lubie.) "Que l'imbécile mange du pain, moi je préfère." L'épouse pensait à part soi: "Il reste une portion de café pour moi." Elle jeta un pain sur la table.

Pour être convenable, Ivan Yakovlevitch passa une chemise et un frac. Une fois assis à table, il sala, pela deux têtes d'oignon, se saisit d'un couteau et, avec une mine grave, commença à couper le pain. Une fois le pain coupé en deux moitiés, il lorgna la mie et vit avec surprise que quelque chose y blanchoyait. Ivan Yakovlevitch fouilla avec son couteau, tâta avec ses doigts. "Dur?" dit-il à part soi. "Qu'est-ce que c'est que ça?"

Ivan Yakovlevitch y fourra les doigts et retira... un nez!... Les bras lui en tombèrent. Il se mit à cligner des yeux, à palper la chose: un nez, exactement, un nez! Qui de surcroît, lui semblait-il, avait quelque chose de familier. L'horreur se peignit sur le visage d'Ivan Yakovlevitch. Mais cette horreur n'était rien comparée à l'indignation qui s'était emparée de son épouse.

"Où as-tu coupé ce nez, sauvage?" cria-t-elle avec fureur. "Fripon! Ivrogne! Je vais moi-même te dénoncer à la police. Quelle canaille! Déjà trois personnes qui me disent que pendant le rasage, tu tirailles tant sur le nez qu'on a du mal à le retenir."

Ivan Yakovlevitch était entre la vie et la mort. Il réalisa que ce nez n'était autre que le nez de l'assesseur de collègue Kovaliov, qu'il rasait chaque mercredi et chaque dimanche.

"Minute, Praskovia Osipovna! Je vais l'envelopper dans un mouchoir et le mettre dans un coin. Qu'il y patiente un petit moment! Après, je l'emporterai..."

"Je ne veux pas t'entendre! Que je permette à un nez coupé de rester dans ma chambre?... Croûton grillé! À peine s'il sait encore affûter un rasoir sur une ceinture, bientôt il ne sera même plus digne de faire son devoir. Roulure! Misérable! Tu veux que je mette la police à tes trousses?... Ah, saligaud, bille d'abruti! Voilà ce que tu es! Voilà! Alors tu l'emportes où tu veux, mais que je ne souffre pas sa présence!"

Ivan Yakovlevitch était raide, exactement comme mort. Il pensait, pensait, et ne savait pas quoi penser. "Le diable sait comment ça s'est passé, dit-il finalement en se grattant derrière l'oreille. Suis-je rentré saoul hier ou pas? Déjà, je ne suis pas sûr de pouvoir répondre. Dans toute cette affaire, il y a des événements qu'il faut reconsidérer: d'abord le pain, une histoire de cuisson, et le nez qui n'a rien à voir avec ça. Je ne comprends rien!..." Ivan Yakovlevitch se tut. L'idée que des policiers découvrent un nez chez lui et l'arrêtent le poussa réellement à faire une syncope. Déjà, le col vermeil joliment brodé d'argent lui apparut en esprit, l'épée... et il trembla de tout son corps. Finalement,

il attrapa ses dessous et ses bottes, rassembla toutes ses nippes puis, suivi par le regard hostile de la respectable Praskovia Osipovna, il enveloppa le nez dans un mouchoir et sortit.

Il voulait s'en débarrasser quelque part. Soit en le dissimulant derrière le chasse-roue d'une porte cochère, soit en le laissant choir comme ça, au hasard, oui, et se précipiter aussitôt dans une ruelle. Mais par malheur, il tombait inopinément sur une de ses connaissances qui sur-le-champ lui demandait : "Où vas-tu ?" ou bien "Qui vas-tu raser si tôt ?" de sorte qu'Ivan Yakovlevitch ne pouvait trouver une minute à lui. Une autre fois, il l'avait déjà bel et bien jeté, mais un garde-barrière l'interpella en faisant claquer sa hallebarde. "Ramasse ! Tu as jeté quelque chose !" Ivan Yakovlevitch dut ramasser le nez et le rempocher. Le désespoir s'empara de lui, d'autant plus que le monde augmentait sans discontinuer dans la rue, que les magasins et les boutiques commençaient à ouvrir.

Il décida d'aller jusqu'au pont Isaac. N'y avait-il pas moyen de le jeter dans la Néva ?... Mais je suis un peu coupable de n'avoir rien dit jusque-là sur Ivan Yakovlevitch, une personne vénérable, pour de nombreuses raisons.

Ivan Yakovlevitch était, comme tout bon artisan russe, un horrible ivrogne. Il rasait

chaque jour les mentons des autres mais le sien n'était jamais rasé. Le frac d'Ivan Yakovlevitch (Ivan Yakovlevitch ne portait jamais de redingote) était pie, c'est-à-dire qu'il était noir, mais avec du brun-jaune aussi et pommelé de gris. Son col reluisait, à la place des trois boutons pendaient simplement des bouts de fil. Ivan Yakovlevitch était un grand cynique et lorsqu'à son habitude l'assesseur de collègue Kovaliov lui disait lors du rasage : "Ivan Yakovlevitch, tu as toujours les mains qui puent !" Ivan Yakovlevitch répondait par cette question : "À cause de quoi pueraient-elles ?" – "Je ne sais pas frangin, juste elles puent !" rétorquait l'assesseur de collègue. Après avoir prisé, Ivan Yakovlevitch le savonnait dans le cou, sous le nez, derrière les oreilles, sous le menton, en un mot, partout où il en avait envie.

Ce citoyen vénérable se trouvait déjà sur le pont Isaac. D'abord il considéra les alentours puis il se pencha sur la balustrade, soi-disant pour regarder sous le pont. Y avait-il beaucoup de poissons qui s'égayaient ? Enfin, il lâcha avec précaution le mouchoir et le nez. Il eut l'impression qu'on venait subitement de le libérer d'un poids de cent-soixante kilos. Ivan Yakovlevitch se prit même à sourire. Au lieu d'aller raser les mentons des fonctionnaires, il

se dirigea vers une enseigne portant l'inscription *Repas et thé* pour y commander un verre de punch. Mais soudain, il remarqua qu'au bout du pont, l'observait la silhouette imposante d'un policier avec ses larges favoris, son tricorne, son épée. Il se figea. D'autant plus que le policier lui fit signe du doigt et dit: "Viens faire un tour par ici mon petit bonhomme!"

Ivan Yakovlevitch connaissait les formalités d'usage, il ôta sa casquette de loin et, après s'être approché promptement, il dit: "Je souhaite bien du bonheur à votre excellence!"

"Non, non, frangin, il n'y a pas d'excellence qui tienne, raconte-moi un peu ce que tu faisais sur le pont."

"Ma foi, monseigneur, j'allais raser, et puis j'ai jeté un coup d'œil pour voir si le fleuve coulait vite."

"Tu mens, tu mens! Tu ne t'en tireras pas comme ça. Veux-tu répondre!"

"Je suis prêt, votre grâce, à vous barbifier deux fois par semaine, même trois, sans me plaindre", répondit Ivan Yakovlevitch.

"Non l'ami! des clous! Trois barbiers me barbifient déjà. Et oui. Ils ne se rémunèrent qu'avec le grand honneur que ça leur procure! Allez, raconte-moi un peu ce que tu faisais là-bas."

Ivan Yakovlevitch blêmit... Mais ici les événements se dissipent dans le brouillard, et il est tout à fait impossible de savoir ce qui se passa ensuite.

II

L'ASSESEUR de collègue Kovaliov se réveilla d'assez bonne heure et fit avec ses lèvres "br...", ce qu'il faisait toujours lorsqu'il se réveillait, sans être capable d'en expliquer la raison. Kovaliov s'étira et demanda qu'on lui donnât le petit miroir posé sur la table. Il voulait jeter un coup d'œil au bouton qui lui avait poussé la veille au soir sur le nez. Mais il découvrit à sa grande stupeur qu'il avait à la place du nez une surface totalement plate! Terrifié, Kovaliov ordonna qu'on lui apportât de l'eau et il se frotta les yeux avec une serviette. Dormait-il? Voyons, il ne dormait pas. L'assesseur de collègue Kovaliov sauta hors de son lit, s'ébroua: pas de nez!... Il ordonna qu'on lui amenât de quoi s'habiller et vola droit au commissariat de police.

Mais il est nécessaire de dire ici quelque chose sur Kovaliov, pour que le lecteur puisse voir le genre d'assesseur de collègue qu'il était. Les assesseurs de collègue qui ont obtenu ce titre grâce à des certificats d'études ne peuvent en aucun cas être comparés aux assesseurs de collègue qui ont fait le Caucase. Ce sont deux genres tout à fait différents. Les assesseurs de

collège issus des études... Mais la Russie est un pays tellement bizarre que, si tu parles d'un assesseur de collègue, alors tous les assesseurs de collègue, de Riga au Kamchatka, ne manqueront pas de le prendre à leur compte. Même chose pour tous les autres titres et pour toutes les autres fonctions. Kovaliov était assesseur de collègue caucasien. Il n'avait obtenu ce titre que deux ans auparavant, il ne pouvait l'oublier, ne serait-ce qu'une minute, mais pour se donner encore plus de noblesse et de poids, il ne s'appela jamais assesseur de collègue, mais toujours major. "Écoute ma colombe, disait-il d'habitude à la paysanne qu'il croisait dans la rue en train de vendre des plastrons. Tu viens chez moi, à la maison, mon appartement se trouve rue des Jardins. Juste tu demandes si c'est là que vit le major Kovaliov, ils t'indiqueront tous." S'il croisait un joli minois, alors il lui faisait discrètement les mêmes avances, en ajoutant: "Tu demandes l'appartement du major Kovaliov, ma douce." Voilà pourquoi nous appellerons désormais cet assesseur de collègue, major.

Le major Kovaliov avait l'habitude d'aller tous les jours se promener sur l'avenue Nevski. Le petit col de son plastron était chaque fois merveilleusement propre et empesé. Ses favoris étaient du même genre que ceux qu'on peut